

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Nouvelles de France. Deutsche Ausgabe. 1947-1948 1947**

(10.8.1947) Supplement Hebdomadaire

# Nouvelles de France

Dimanche  
10  
août  
1947

## MODES DE L'AMOUR

## IL Y A 75 ANS NAISSAIT LOUIS BLERIOT

Il vient de paraître un livre qui, certes, ne peut manquer d'intéresser beaucoup les femmes puisque, après tout, il est entièrement à leur louange. C'est La Femme idéale, d'Anne-Marie et Charles Lalo : livre des plus copieux, bourré de citations empruntées aux meilleurs auteurs et qui décrit la psychologie féminine à travers les âges. Autant dire l'histoire de l'amour. Et vous entendez bien qu'un tel ouvrage doit intéresser aussi les hommes, pour autant que la femme demeure l'une de leurs principales préoccupations. Car en a beau répéter un peu partout que l'homme moderne a maintes autres choses à faire, au temps où nous vivons, qu'à s'occuper de l'amour, je n'en crois rien.

L'amour demeure la clef de la vie, celles que soient les circonstances, quelques pressantes que soient les tâches auxquelles nous oblige la reconstruction d'un monde fortement ébranlé.

Pose même dire que si l'homme actuel désire à ce point — et si légitimement! — remettre de l'ordre dans l'univers qu'il habite, c'est afin d'y trouver un bonheur dont il ne saurait même imaginer qu'il puisse jouir sans le partager avec sa compagne.

L'histoire de l'amour! Au premier abord, cette expression a l'air dénuée de sens, l'amour

par FRANCIS DE MIOMANDRE

étant, théoriquement, une chose éternelle, subsistant telle quelle à travers toutes les vicissitudes et les catastrophes. Eternelle, oui. En son essence. Mais son pas invariable. Il y a des modes en amour. A preuve la mode elle-même, qui n'est, après tout, que la forme sous laquelle, d'âge en âge et de nation en nation, nous apparaît la femme pour que sa séduction nous soit toujours nouvelle.

Dans ce sens, l'amour est une création de l'esprit humain. Et il a une histoire. Eue est bien le prototype, elle est la mère de l'humanité. Mais ses filles sont innombrables. Ses filles sont autant de Galathées passionnées et tendrement sculptées par les Prigmalions que nous sommes.

Il y a Apsalie et il y a Sakhoutala; il y a Hébé et il y a Hyathie; il y a Clotilde de Venise et il y a Sarah; il y a Virginie et il y a Indiana. Tant d'autres. Il y a surtout de femmes qu'il y a eu de rêves dans le cœur de l'homme. Et la complaisance qu'elles ont mise à se modeler suivant ces rêves si différents est aussi de leur part une preuve d'amour. Et tous ces types se ramènent à peu près à trois (avec maintes nuances et interférences) : la femme naturelle, la fille sauvage que l'on voudrait tresser dans une lie déserte pour y recommencer sa vie; la femme de foyer, compagne fidèle à travers l'existence sociale, et enfin la femme inspiratrice, plus spécialement réservée aux rêveurs et aux idéalistes, la Dulcinée que souhaitent sans trop y croire les Don Quichottes que nous sommes.

Ai-je besoin de dire combien

notre littérature est riche à ce point de vue? J'oserais presque affirmer que, sauf quelques exceptions, tout ce qu'elle a produit tourne autour de ce sujet. De Villon à Léon-Paul Fargue, de quoi parlent les poètes? De la femme.

De Guillaume de Lorris à Stendhal et à Marcel Proust, de quoi traitent les romanciers? De l'amour. Et même quand ils abordent d'autres sujets, on distingue, comme en filigrane, le tracé de leur souci. Ceux qui attaquent la femme ou la vilipendent, on sent bien qu'il s'en est fallu de peu qu'ils ne l'adorent. Et chez ceux qui l'exaltent au contraire, il n'y a pas beaucoup à gratter pour découvrir le ne sais quel d'amer et de déçu qui atteste une expérience néfaste. Mais chez la plus misogyne de tous vous trouverez toujours la conviction qu'il n'y a pas de salut en dehors de l'amour.

On a dit que la France est le paradis de la femme. Et c'est vrai. Nulle part, me semble-t-il, on ne l'a entourée de tant d'égards. Autrefois reine des cours d'amour, elle l'est restée malgré bien des déchéances et des abdications. C'est sur elle que repose la civilisation du pays. Et elle en a conscience, au point parfois d'en concevoir une insupportable vanité. Mais cette conscience lui a toujours donné le sentiment d'un certain devoir à remplir.

Célébrée, vantée, adulée, couronnée des chefs-d'œuvre d'une mode ingénieuse, elle accepte d'être tout cela et le trouve parfaitement naturel, mais en revanche elle travaille, sans en avoir l'air mais sans répit, à améliorer son compagnon, à l'affiner, à lui inspirer le goût des tâches glorieuses et belles. Du reste idéal elle fait le chevalier. De l'écluse des machines que nous sommes devenus elle s'efforce d'extraire un être élégant et sévère. Elle exalte et elle console. Oui, certes, la France est le paradis de la femme. Mais un paradis que, j'en dirais volontiers, elle ne cesse de soigner et d'entretenir afin que son compagnon y soit, avec elle, le moins malheureux possible.

Il y a 75 ans, naissait Louis Blériot et l'on peut marquer quelque surprise que ce grand universaire, si éminent, n'ait pas été plus bruyamment célébré. Louis Blériot fut en effet le premier Européen qui ait volé, l'homme aussi qui accomplit dans les débuts de l'aviation l'exploit le plus spectaculaire avec sa traversée de la Manche du 25 juillet 1909. Serait-il déjà oublié? On ne veut pas le croire.

L'exemple de Louis Blériot est cependant l'un des plus édifiants qui soit. Il témoigne de ce que peuvent faire la patience, le méthode, la ténacité laborieuse et désintéressément aussi, car nous ne devons



pas oublier que le père du monoplane se ruina avant de conquérir la notoriété et de réaliser fortune. Il y avait près de dix ans qu'il travaillait la question du plus lourd que l'air lorsqu'il réussit cette prodigieuse traversée de la Manche qui parait aujourd'hui un jeu d'enfant et qui détermina à travers le monde, voici près de quarante ans un enthousiasme analogue à celui que devait provoquer vingt ans plus tard la traversée de l'Atlantique-Nord par Charles Lindbergh. C'est en 1899 que le jeune ingénieur faisait ses premières expériences, en 1906 qu'il réussissait ses premiers bonds avec un appareil (idéale monoplane) en bois et en papier, oui, en papier, et sans hélices. Oh! des bonds modestes, des bonds d'une dizaine de mètres, mais Louis Blériot déjà prophète!

— Qui vole un mètre peut voler cent mille kilomètres! Quand l'enfant fait un pas, il marche.

### le premier Européen qui ait volé

Dès l'année suivante, commençaient les récompenses officielles. Blériot n'allait plus cesser de les collectionner. Il était alors associé à Gabriel Voisin, et recevait avec lui le prix Gairis. Voisin pour les progrès qu'il avait fait faire aux appareils biplans. Blériot pour ceux qu'il avait apportés aux appareils monoplans. L'Académie des sciences dispensait ses dotations avec une prudence bien compréhensible.

En cette même année 1907, record sensationnel pour l'époque! Blériot vole sur une distance de 184 mètres, à une hauteur de 18 mètres. C'est à Iazy-les-Mouliennes que s'établit ce record exaltant et qui nous parait aujourd'hui ridicule. Il n'y a même pas un demi-siècle. Révons à l'aspect que revêtira dans cinquante ans l'aviation de 1947!

Les choses vont désormais marcher à pas de géant, si l'on peut se permettre ici des métaphores aussi terrestres. Le 31 octobre 1909, Blériot, sur son éternel monoplane, effectua le premier voyage aérien avec hélices et retour au point de départ. Encore une date historique! Son appareil est le type numéroté IX, que connaissent bien tous les élèves de l'aviation. C'est sur le parcours Toury-Arthenay-Toury qu'a lieu le voyage. Henry Farman, sur biplan Voisin, venait d'effectuer le premier voyage aérien d'un point à un autre. Blériot suivit sans ce record : le 31 octobre à 14 h 10, il montait à bord de son avion, commençant son vol dix minutes après, survolant la Beauce en direction d'Arthenay distant d'environ 14 à 15 kilomètres, et qu'il atteignit en onze minutes, malgré un vent peu favorable. Près du joli petit bourg, à 600 mètres environ du château d'Arthenay, il descendait sa posée, repartait, une heure et demie plus tard, obliquant un peu plus à l'ouest, atterrissait une deuxième fois à Villiers-Saintilly, s'enlevait à nouveau et à 17 h, se reposait à Toury. Il avait réalisé une vitesse moyenne de 85 km. à l'heure.

Déjà Blériot songait à la traversée

de la Manche. Le grand quotidien britannique Daily Mail avait doté de 25.000 francs un prix dont la création avait fait sourire les sceptiques. Un an après le prix était gagné. Il avait fallu à l'aviateur un cran part culier pour se lancer au-dessus des flots : quelques secondes auparavant il avait été gravement blessé dans des conditions qui valent peut-être qu'on les rappelle. Au cours d'un meeting d'aviation de premier qui est organisé au moment où concourait pour une épreuve de durée : il était en l'air depuis quelques minutes quand le tube d'échappement de son moteur se détacha et l'échappement au lieu de s'élever à l'air libre, vint lui brûler la chaussure d'abord, le pied ensuite. Il fallut cependant tenir encore huit à dix minutes. Blériot endura un supplice assez analogue à celui qui rendit autrefois légendaire le romain Marius Scévola : il se laissa brûler le pied, battit le record de durée de 130 secondes, se posa, mais ne put sortir de son appareil. Il avait trois millimètres d'os de cheville complètement carbonisés.

Léon TREICH

SUITE EN PAGE 3

## EN MARGE du "Jam"

DE NOTRE ENVOYE SPECIAL JEAN-JACQUES TOURAND

Le Village Jamboree mondial a ouvert ses portes, 30.000 scouts et éclaireurs, venus de tous les coins du monde, participent à ce grand et premier Jamboree de la paix.

Son ravitaillement, sa mise en place ont nécessité un effort considérable, et si l'on en juge par les résultats qui sont excellents, la France peut être fière de pouvoir accueillir, à la fois dans des conditions agréables et avec un exemple de jeunesse virile, les milliers de visiteurs étrangers.

Situé à 70 km. de Paris, le camp de Molsheim sera le centre nerveux du scoutisme international pendant une dizaine de jours. Chaque contingent étranger sera, dès son arrivée en France, accueilli par des scouts français qui leur feront connaître la beauté de notre pays, afin de mettre en pratique les paroles de lord Baden-Powell, le fondateur de ce grand mouvement : « Le but principal d'un Jamboree est de mettre en rapport les scouts de différents pays, afin de leur donner l'occasion de faire connaissance et de lier entre eux, une amitié durable ».

Pour bâtir ce camp, il a fallu construire 12 km. de routes, installer des stations de pompage, quatre-vingt-dix points d'eau pour les usages sanitaires, un central téléphonique avec cinq cents postes, 8.400 m<sup>2</sup> de baraquements pour abriter les services du camp, un petit chemin de fer à voie étroite, une arène pour les jeux pouvant contenir 7.500 spectateurs, et une gare d'où débarqueront des quatre coins du monde 30.000 jeunes campeurs.

Pour le ravitaillement, les chiffres parlent aussi d'eux-mêmes : le pain nécessitera dix convois de boulangeries de l'armée, les pommes de terre représenteront un champ de 30.000 m<sup>2</sup>, la viande un immense troupeau ; pour les fruits, un verger de 3.500 arbres fruitiers, sans oublier le thé qui peut constituer le petit déjeuner de tous les habitants de Salgon pendant dix jours. Ne parlons pas des pots de confiture, des gâteaux, des entremets, de la bière, de la glace, pour transporter le tout, il ne faudrait pas moins de dix kilomètres de wagons les uns derrière les autres!

Jean-Jacques TOURAND.

SUITE EN PAGE 3

## "OU EN EST LA PALESTINE?"

### (I) Le drame de l'immigration juive

UNE ou deux fois par mois un bateau d'immigrants juifs clandestins est signalé en Méditerranée. Les avions de la Royal Air Force les repèrent ; un croiseur britannique le prend avec son escorte. A quelques encablures du rivage palestinien, dans les parages de Haifa, on stoppe ; les Anglais montent à bord pour faire respecter une loi, en soi respectable, qui veut qu'on n'entre pas dans un pays sans passeport. Ces soldats, ces marins, ces policiers sont des hommes comme les autres. Ils n'ont aucun désir de brutaliser un troupeau misérable. On leur résiste, on se débat, les femmes et les enfants hurlent. Des malédictions montent vers les cieux. Au bout de quelques heures tout le monde débarque, les femmes enceintes et les blessés en tête, quelques-uns sur des brancards. On amène les immigrants derrière des barbelés. Ils sont épuisés. Ils se reposent. Quelques jours plus tard, on les embarque sur un autre bateau. On les amène à Chypre. On les installe dans des baraquements.

### Nationalisme hébreu

Lorsque les Arabes palestiniens demandent : « Pourquoi notre pays devrait-il être le seul à recueillir les survivants de la persécution hitlérienne? » Ils ont raison. En 1932 les Juifs étaient 80.000 et les Arabes 600.000 en Palestine. En

1947 les Juifs sont 600.000 et les Arabes 1.200.000. S'il y a un devoir d'humanité à accomplir envers les Juifs les plus malheureux — et ce devoir existe — la part imposée à la Palestine est déjà grande.

Lorsque les Arabes palestiniens disent : « Nous sommes chez nous ici », ils ont encore raison. Depuis une vingtaine de siècles la Palestine n'était pas plus « juive » que la France n'est « romaine » ou « germanique ».

Mais lorsque les Arabes ajoutent : « Le problème des Juifs sans foyer ne regarde en rien la Palestine », ils nient la réalité. Le nationalisme hébreu est un fait, tout comme le nationalisme arabe. Pour les Juifs qui n'ont jamais pu (ou voulu) s'assimiler aux peuples parmi lesquels ils vivaient, c'est un autre fait que la seule « patrie » possible reste la Palestine. La terre de leurs ancêtres est celle d'Abraham et de David et non le Kenya, Madagascar ou le Tchimboraço.

On dira que s'ils essaient de rentrer en Palestine, c'est uniquement parce qu'ils sont repoussés par la France, par l'Italie, par l'Angleterre, par les Etats-Unis. C'est vrai pour une fraction d'entre eux. Pour une petite fraction seu-

lement : les enquêteurs qui les ont interrogés dans les camps d'Europe sont bien d'accord là-dessus. Et quelles sont les raisons profondes de l'attrait qu'exerce la Palestine? Je crois qu'il y en a deux.

La première est l'expérience effroyable de l'hitlérisme : si l'Allemagne de Dürer et de Goethe a pu, en plein vingtième siècle, se livrer à une orgie aussi féroce d'antisémitisme, pourquoi pareil cauchemar ne se reproduirait-il pas un jour sous quelque autre régime de « haute civilisation »? La seule garantie que les survivants imaginent est un Etat indépendant où ils consentent d'être une minorité : la République juive de Palestine.

La seconde raison est plutôt un sentiment. A chaque persécution nouvelle, les Juifs de l'est de l'Europe éprouvent instinctivement qu'ils seraient plus de chance de retrouver un climat favorable du côté du Jourdain que sur les bords de la Seine ou de l'Hudson. Je ne parle point du seullement du juif orthodoxe à tressailler et à caftan, que l'on voyait avant la guerre dans les villages de Hongrie et qui en Galicie même est en train de devenir une curiosité historique, mais de la masse juive

qui s'efforçait de vivre comme n'importe quel Polonais ou Roumain. Cet instinct est juste. Les faits le vérifient. Pour s'en convaincre, il suffit de constater ce qui se passe à Tel-Aviv ou dans toutes les colonies agricoles juives de Palestine. Trois mois après leur arrivée, les rescapés des fours crématoires hitlériens sont des êtres normaux qui ont trouvé leur subsistance, qui travaillent, qui défrichent, qui construisent, qui se promènent en short et en chemise à manches courtes. En un an ils ont repris confiance. En quelques années ils prennent racine. Leur aspect est celui de pionniers américains ou de commerçants de Casablanca. Au bout de dix ans — au grand maximum — leur sort est meilleur qu'il ne sera devenu en deux ou trois générations dans les laudis où ils eussent échoué s'ils avaient pris la direction de Paris ou de New-York. Ils se marient. Leurs enfants abandonnent l'yiddish, le polonais ou l'allemand pour l'hébreu. L'homme et la femme du ghetto sont transformés en citoyens palestiniens, fiers de leur pays et de leur œuvre.

Pierre FREDERIX.

SUITE EN PAGE 2

(I) Voir notre supplément hebdomadaire du 3 août.

## Le festival de Salzbourg 47

DE NOTRE ENVOYE SPECIAL ROBERT GARNIER

Salzbourg. — Le festival. Mais oui, comment douter de son existence? « Agence Coëhi », « Artiste », « Presse », « Faust » à l'Étoile de cavalerie... Sur la terrasse, des douzaines de cars venus de Zurich, de Prague, de Berlin, d'Amsterdam, de Milan, de Paris. On défilait de la pâtisserie viennoise à la crème fouettée dans les salons de thé de l'Alter-Markt, à côté de Somerset Maugham, de la duchesse de Windsor ou de Gerhardt Hauptmann... Tous les étudiants de la U.F.A. ou de la cour d'Angleterre ; elles viennent du Connecticut ou de l'Arkansas et portent parfois la fourragère de la croix de guerre française, ce sont les G.I. de l'armée d'occupation américaine. La Best-dentoplastie regorge de jeep et de Studebakers rutilantes. La musique des chasseurs alpins de l'armée autrichienne a été remplacée par des patrouilles de M.P. au fusil de site faussé.

Aujourd'hui, on ne croque plus de « Bratenschnitzel » au Bristol, mais on grignole la « Shredded wheat » dans les « Officers club » de l'U.S. Army. Les vedettes ne viennent plus des studios de la U.F.A. ou de la cour d'Angleterre ; elles viennent du Connecticut ou de l'Arkansas et portent parfois la fourragère de la croix de guerre française, ce sont les G.I. de l'armée d'occupation américaine. La Best-dentoplastie regorge de jeep et de Studebakers rutilantes. La musique des chasseurs alpins de l'armée autrichienne a été remplacée par des patrouilles de M.P. au fusil de site faussé.

### LUKE ELLINGTON CHEZ MOZART

Depuis 1936, année de sa première réalisation, le festival a changé de caractère. On y vient d'abord pour y rendre hommage à la mémoire du « divin Mozart » dans la ville où il naquit et y communier dans l'amour de la musique. Puis on s'y rendit parce qu'il était de bon ton d'être vu en août à Salzbourg comme en mars à Saint-Noritz et en juillet à Deauville. Enfin viennent les nazis et le festival devint une grandiose manifestation à la gloire de la musique allemande, de la pensée nazie national-socialiste ; on oublia un peu Mozart au profit de Wagner et Bruno Walter pour Wilhelm Furtwängler.

Aujourd'hui, il y a deux publics distincts : les Autrichiens, très fiers de leur festival et par conséquent de sa qualité, et les Américains qui viennent en permission à Salzbourg comme ils vont à Juan-les-Pins, et qui traitent mozartisme, monument et so-

SUITE EN PAGE 4



# Antoine de Saint-Exupéry

QUEL beau roman ne pourrait-on pas écrire sur Antoine de Saint-Exupéry, à notre époque si aventureuse, si extraordinaire, si étrange, si étriquée, si étriquée, si étriquée.

Mais tout cela serait de la littérature ou du journalisme, Saint-Exupéry est de l'histoire et de la vie. Quel détail cruel toujours poignant au cœur de nous tous, ses amis, qui avons mené avec lui l'existence mouvementée, mais si digne d'être vécue, de pitoyables aviateurs. Quel vide il a laissé dans le groupe des écrivains qui ont porté au-delà des mers le renom du génie français! Saint-Exupéry, dont les ouvrages ont été traduits en anglais, était fort recherché et très lu aux Etats-Unis.

Il s'en est allé en pleine gloire, il a disparu avant d'avoir assisté à l'entière libération de la France, à la complète victoire sur laquelle il comptait et à la lente érosion de laquelle il avait patiemment assisté, de l'autre côté de l'océan, avec tant de bons Français qui n'avaient pas voulu subir le joug de l'ennemi.

C'était le 21 juillet 1944. L'ennemi était forcé dans ses derniers retranchements. Il avait fui avec armes et bagages devant les Forces françaises de l'intérieur qui l'avaient chassé du midi, puis du centre de la France, et il se repliait maintenant sur ses frontières.

Antoine de Saint-Exupéry, qui appartenait au corps d'aviation de l'Afrique du Nord, se trouvait en Corse aux commandes des escadrons, en attendant le signal de se porter sur le sol de la métropole. Détaché de Bastia, il avait été déployé dans les Alpes dauphinoises, où l'on se battait encore, d'une mission qui devait durer cinq heures. Au moment de quitter l'île et de s'engager sur la mer, il donna de ses nouvelles par radio. Ce fut le seul et dernier message reçu par sa base, ce furent les dernières nouvelles qu'on ait eues de lui.

Que s'était-il passé? Une panne stupide l'a-t-elle obligé à descendre sur la mer? A-t-il été ainsi englouti? Ou bien est-il tombé dans une embuscade aérienne, a-t-il été descendu?

Les bruits les plus inquiétants, les plus graves même, ont couru. Quel téméraire surgira de l'ombre pour dissiper cette obscurité, en surprenant un fait?

Antoine de Saint-Exupéry était né à Lyon en 1900. Sa mère appartenait à la vieille noblesse provençale des Boyer de Polanco. Le jeune collègue se destinait à l'École navale quand le démon de l'aviation s'empara soudain de lui.

Il se familiarisa avec les premiers appareils à Ambérieu, mais sa réelle apparition dans le monde de l'aviation date de 1926, à Toulouse, au milieu de cette brillante et héroïque phalange de pilotes des grandes lignes transocéaniques qui comptent tant d'exploits, tant de victimes aussi.

Saint-Exupéry volait sur la grande ligne Toulouse-Dakar en 1928, puis, ce furent les traversées d'un continent à l'autre dont il

a tracé une étonnante physiognomie dans ses livres, notamment dans « Courrier Sud ». En 1935, il réalisa l'expédition de l'Alaska; on avait les yeux sur cet aviateur hardi qui se doublait déjà d'un brillant écrivain puisque, en 1931, il avait obtenu le prix Femina-Vieillesseuse. L'Académie française devait, en 1939, lui décerner son plus grand prix.

Tels étaient les lauriers du camarade qui volait avec nous et dont la modestie n'avait d'égal que sa naturelle franchise et l'affection qu'il nous portait à tous. On lui rendait bien, du reste, cette camaraderie affectueuse qu'il a si bien dépeinte et magnifiée dans ses livres.

Parler de l'écrivain, un ami et un aviateur ne saurait s'y essayer que lorsque cet écrivain touche les sujets qui nous sont communs et chers, nous fait part de son état d'âme qui est proprement le nôtre. Psychologie complexe des pilotes aviateurs, quel interprète remarquable pour révéler plus complètement, plus précis, plus expressif, et quel pareil magicien de la plume!

Ses livres sont et demeureront à notre chevet.

En les feuilletant nous retrouvons notre camarade, sa haute taille, sa carrure impressionnante, sa poignée de main vigoureuse sans affectation. Le masque de son visage aux yeux saillants et vifs, qui ne saurait en rien se réclamer du canon apollonien, n'en gardait pas moins une certaine beauté.

Ce camarade restait silencieux, taciturne, s'il avait quelque chose ou à dire ou à quelconque chose ou quelque chose ne lui plaisait pas, mais le nuage passé il devenait le plus expansif, le plus gai des compagnons, un merveilleux bon-humeur de société. Ses tours de cartes, un de ses amusements dans lequel il excellait, stupéfiaient son auditoire; son art de la divination égalait aux manipulateurs ré-

nommes. Il lui valait un gros succès auprès de nos amis américains de New-York.

Mais à côté du camarade enjoué, il y avait l'homme à la rude écorce, doué d'une énergie de fer, et surtout d'une volonté devant laquelle tout devait plier.

Quand Guillaume allait partir pour tenter la traversée de l'Atlantique à bord du « Lieutenant-de-Vaisseau-Paris », vol d'étude uniquement réservé au pilote et au personnel immédiat, une irrésistible envie le prit d'être du voyage. Il s'occupa, ma parole pour lui apporter le concours de ses relations dans ce difficile projet, pour ainsi dire irréalisable; il remua ciel et terre, il tenta l'impossible... Il y réussit, il traversa l'océan, debout à côté de Guillaume qu'il ne quitta pas des yeux, vivant avec lui ses gestes et ses commandes. Il était son meilleur ami.

Saint-Exupéry, taciturne, si-je dit tout à l'heure, mais il y avait aussi un Saint-Exupéry d'une exubérance verbale extraordinaire quand, son cerveau bouillonnant d'idées, il le laissait alors librement exploiter et il exposait ses vues avec la même abondance, la même relief, le même sens de l'image et la même simplicité verbale que son style écrit.

Il nous imposait sa supériorité intellectuelle sans entraîner en nous la moindre anxiété, sans atténuer en rien la camaraderie la plus parfaite.

Nous avons pu ainsi mesurer l'étendue de notre perte et nous rendre compte du grand vide qu'elle laisse parmi nous.

Antoine de Saint-Exupéry fut une grande figure, acrobate nous dit, nous l'avons éprouvé; c'est avec une légitime fierté que nous, ses camarades, nous félicitons aujourd'hui pour le troisième anniversaire de sa disparition et nous n'hésitons pas à proposer sa vie en noble exemple aux jeunes Français.

Louise CASTEX.

# EN MARGE DU 'JAM'

La Fédération française du scoutisme groupe six mouvements: les Eclaireurs unionistes de France, d'inspiration protestante, les Scouts de France qui sont catholiques, les Eclaireurs de France qui entendent mener leur action éducative sans aucune intervention confessionnelle, les Eclaireurs israélites, les Eclaireurs de France qui réunissent trois sections distinctes: la section neutre, la section unioniste, la section israélite et, enfin, les Guides de France qui sont catholiques.

Ces diverses catégories, réparties dans toute l'Union française, sont présentes au Jamboree de la paix, et depuis très longtemps, de Pointe-à-Pitre à Saint-Denis, de la Réunion à Saigon, les préparatifs tenaces d'une sélection ont abouti aux formations déléguées à Moisson. Elles représentent, or-

ginalement leur pays avec son caractère qui lui est propre.

Le 3 août, à Alger, un croissant a pris 600 éclaireurs, 150 routiers algériens et 300 éclaireurs marocains. De Tunis, 300 scouts de la région sont venus. Malgré les difficultés de transport, l'Afrique noire a pu nous envoyer 150 garçons. Du Cameroun, par avion, 14 éclaireurs sont arrivés. D'Afrique-Equatoriale française, la délégation est aussi parvenue. De Madagascar, de la Réunion, le voyage s'est fait par voie des airs. Ayant bénéficié d'une aide efficace de la part des gouvernements locaux, les Antilles, les Guyanais ont pris la voie maritime, sur des frégates de la marine de guerre qui se rendaient d'Amérique en France. Quant aux Indochinois, ils se sont embarqués à Saigon sur le « PALE-ROUSSEL ».

## LES VISITEURS

Parmi les nombreuses délégations, notons les 350 éclaireurs suédois dirigés par le comte Bernadotte, président de la Croix-Rouge internationale, les Danois avec leurs scouts marins, les Cubains joints aux Mexicains et aux Américains du centre, l'Arménie avec ses folklores, les Tchèque qui sont 500, la Fédération suisse qui compte plus de 1.000 éclaireurs, celle de Belgique avec ses 400 garçons, les Egyptiens, la délégation finlandaise, celle du grand-duché de Luxembourg qui compte 400 représentants. Les Philippines envoient une troupe. La Fédération chinoise n'est représentée que par des délégués à

cause des transports. La Hongrie avec ses 500 scouts, la délégation d'Islande, du Brésil, des Pays-Bas avec ses 1.500 éclaireurs, et les nombreux scouts des Etats-Unis sont venus par des navires-transport de troupes. Les Italiens, les Norvégiens, les Indes anglaises, les Argentins, ceux de Grèce, de Colombie, du Pérou, du Portugal, du Liban et bien d'autres encore sont là.

Ces milliers de jeunes sont arrivés par mer et par les airs. Le Havre, Bordeaux, Rouen ont vu venir ces éclaireurs, ambassadeurs de leur pays.

## LA RUCHE

Pour recevoir plus de 30.000 jeunes, tout a été prévu, jusqu'au service de presse.

Ces nombreux services, intérieurs prouvent que rien n'a été négligé: juges plutôt!

Le cabinet du commissaire général est chargé en outre de la

liaison avec les pouvoirs publics, du contrôle diplomatique de « Jamboree France ».

Une direction des services extérieurs s'occupe de la réception (avec section protocole, section accompagnateurs, section radio, section logement et automobiles, section contact Paris).

Le service des liaisons internationales assure les relations entre la direction du Jamboree et les délégations étrangères.

Le camp des délégués assure l'hébergement de délégués de la conférence internationale scout.



La direction de la propagande possède un service de documentation, un service photo, un service cinéma, T.S.F., une exposition et un camp de presse.

La direction du camp est un centre nerveux. Elle s'occupe de toutes les activités: explorations, jeux, tournois.

— du service spectacle: arène, feux de camp, théâtre, projections, chants, fanfare.

— des services cuisines.

— du service réunions et congrès.

— du service journal.

— du service santé: hôpital, administration, poste de secours.

— du service renseignements.

— du service visiteurs.

— du service sécurité: police.

Pour l'équipement, le rouage n'en est pas moins étudié.

Les services de l'entretien s'occupent de l'eau, de l'électricité, de l'atelier, du terrain, de la voirie.

Pour l'approvisionnement, voici un aperçu: une section transit, un bureau central de comptabilité, un bureau de commandes, une section matériel, une section boulangerie, une section cuisine et cantine.

N'oublions pas la section postes, ni la sonorisation (installation des haut-parleurs), non plus que les nombreux interprètes.

Il y a également un service de

# IL Y A 75 ANS NAISSAIT LOUIS BLERIOT

(Suite de la première page)

Il se transporta à Calais d'où il avait l'intention de s'envoler avec des béquilles qu'il plaça à bord de son monoplan. C'était le 21 juillet 1909. Il y avait intérêt à faire vite. Trois aviateurs de grand renom, Hubert Latham, le comte de Lambert (le premier qui devait survoler Paris et doubler la Tour Eiffel, trois mois plus tard), l'Anglais Seymour se préparaient eux aussi pour la traversée du channel. Latham avait fait une tentative le 19 juillet. Vaine.

Le 25 juillet, dans la nuit, le vent, jusque-là défavorable, tourna. Blériot se décida aussitôt. A 4 h. 41 du matin, il décolla. Un contre-loupilleur, l'Escoffier, averti, faisait route à toute vitesse vers les côtes anglaises pour empêcher Blériot d'être arrêté quelque accident;

mais il marchait à 35 ou 36 kilomètres à l'heure seulement et le monoplan eut tôt fait de le doubler, puis de le perdre de vue.

Tout d'ailleurs devait se passer parfaitement. A 5 h. 13, l'appareil se posa sur la côte anglaise, guidé par un journaliste français, Charles Fontaine, qui agita avec enthousiasme un immense drapeau tricolore.

Les premiers Anglais accourus furent — on ne peut que sourire — deux douaniers qui avec un drapeau tout britannique demandèrent à Blériot:

— Compliments sincères, sir. Vous n'avez rien à déclarer?

— Si, répondit joyusement l'aviateur, toute ma satisfaction! La ville de Douvres ne perdit pas, elle non plus, le nord. Elle mit des factionnaires autour du mono-

plan et exigea un droit de six pence de chaque curieux venu admirer l'appareil; la recette, considérable, fut versée dans la caisse des hôpitaux.

Le soir même, le célèbre écrivain H. G. Wells annonçait gravement dans un article qui fit sensation: « Désormais l'Angleterre a cessé d'être une île. A nos hommes d'Etat de tirer les conséquences inévitables de ce changement! »

Vingt-deux ans après avoir remporté les 25.000 fr. du Daily Mail, Louis Blériot créchit à son tour un prix de 100.000 francs pour l'aviateur qui dépasserait le premier la vitesse horaire de 1.000 kilomètres.

Le grand aviateur mourut le 1<sup>er</sup> août 1936, succombant à une crise cardiaque.

L. T.



Une direction des services extérieurs s'occupe de la réception (avec section protocole, section accompagnateurs, section radio, section logement et automobiles, section contact Paris).

Le service des liaisons internationales assure les relations entre la direction du Jamboree et les délégations étrangères.

Le camp des délégués assure l'hébergement de délégués de la conférence internationale scout.

météorologie, une ballonnade, une tournée de parachutage et un phare. Voilà en réalité, une ville internationale bien montée et organisée par des jeunes.

« Si tous les gens du monde voulaient se donner la main... »

Le Jamboree 1947? Un acte de foi en la destinée des jeunes du monde entier.

Un bel exemple de notre jeunesse.

J.-J. T.

UNE enquête de journal sur les livres les plus demandés en librairie à Paris concluait récemment: « La poésie est en balise. Aucun intérêt chez l'acheteur pour les nouveautés poétiques... »

On peut se demander si cette formule à l'emporie-pièce rend tout à fait compte de l'un des « marchés » les plus subtils: celui des livres de poésie. Elle vaut pourtant la peine qu'on s'y arrête, si l'on considère (avec Valéry) qu'il n'est pas sans intérêt de tenir compte de la consommation quand on parle de la production. Est-elle de toutes la plus spirituelle.

La poésie française, dont les critiques, les éditeurs, souvent les poètes eux-mêmes ont proclamé un peu bruyamment la « renaissance » pendant quatre ans dans tant de revues, de journaux et de plaquettes, serait-elle aujourd'hui brusquement menacée de désaffection? Crise de poésie? Peut-être. A vrai dire, si « crise » il y a, elle n'est que de mise ou de croissance et résulte avant tout, comme les autres, d'une inflation.

De 1940 à 1944, une vague lyrique suscitée par quatre années de luttes, de dangers et d'espoirs a déferlé, on le sait, sur la France. En même temps, la poésie française, naguère parvenue à l'extrême pointe de son effervescence et de son déclin avec un Claudel, un Fargue, un Max Jacob, un Cocteau, avec surtout les surréalistes, après tant de débordements audacieux et magnifiques, rentrait sagement dans son lit: ce « lit », c'était le développement d'un sujet, les idées et les sentiments généraux: la rhétorique, voire la prosodie.

Brusquement les plus intransigeants des surréalistes se souvenaient de Victor Hugo, parlaient de François Coppée. Les poèmes de guerre d'Aragon, d'Éluard,

# Le point de la poésie en France

d'Emmanuel, de Jouve ou de Supervielle témoignent bien de ce retour à une conception plus traditionnelle de la poésie.

S'il nous a valu parfois d'admirables réussites dans la mesure où quelques poètes, parmi les plus grands, ont su faire passer dans leur chant les échos du drame universel tout en restant fidèles à leurs plus intimes démons (Poésie et Verité de d'Éluard, Labyrinthes et Exorcismes de Michaux, Exil de Saint John Perce en apportent la preuve), il n'en va pas de même, il faut bien le dire, pour toute une troupe bruyante de plus ou moins jeunes poètes dont les titres civiques, les accents généreux et parfois l'habileté ont pu un moment en imposer — mais n'ont pas empêché que leurs noms ne s'oublient déjà.

Lieux communs banals, fade rhétorique, médiocres imitations des plus médiocres morceaux d'anthologie artificiellement assaisonnés à la mode mi-surréaliste, mi-héroïque-sentimentale du jour: c'est de cette poésie que le lecteur français est aujourd'hui un peu las. Les bons sentiments ne suffisent pas, hélas! à faire de la bonne poésie et il est peut-être vrai que comme l'écrivit très lucidement, dans un récent article, Pierre Reverdy: « Le poète ne peut aller à la barricade et chanter la barricade en même temps. Il faut qu'il chante avant ou après. Avant, c'est plus prudent, ce qui revient bien à dire que l'homme est d'autant plus engagé que le poète l'est moins... »

Pourtant, alors que s'établissent des renommées passagères, quelques sources

sont nées ou ont continué à couler dans l'ombre, s'enrichissant de toutes les allusions du temps, mais sans trouver dans le malheur prétexte à chantage: un Patriote de La Tour du Pin qui, dans son dernier recueil, Une somme de poésie, poursuit, en de très beaux vers, l'évocation de son royaume merveilleux et inaccessible; un René Char, poète venu du surréalisme, dont la démarche solitaire et si authentique représente sans doute aujourd'hui l'un des signes les plus valables de la redécouverte d'un langage poétique; un Guillemin, dont la mythologie élémentaire et personnelle et l'écriture très dense font de sa poésie l'une des expériences les plus originales de ces dernières années; un Jean Follain qui, dans ses tableaux de petit format, nous inquiète et nous fait rêver; un Raymond Queneau, acide, fruste et ironique dans ses lourdes complaintes picaresques. Un Aimé Césaire qui a su nous rendre, en de vustes foulées lyriques, sous une forme savante inspirée des grands symbolistes, l'odeur sauvage de son pays natal.

Ces quelques noms, auxquels il faudrait ajouter ceux de plus jeunes, permettent d'espérer avec la fin de l'inflation poétique cette reprise de conscience, cet effort d'approfondissement et de sincérité qui, jointe au souci de l'invention d'un vert personnel, conditionnent toute création poétique.

Mais surtout deux poètes, connus et aidés jalousement d'un petit nombre avant la guerre, ont vu, ces derniers temps, leur audience et leur renommée grandir de

façon considérable. Je veux parler d'Henri Michaux et de Jacques Prévert.

L'expérience du premier est la plus singulière et pourtant la plus significative. On trouve dans — «bles, à partement si gratuites, la texture profonde de l'air de notre temps, son climat affectif le plus exact (La Grande Garabagne, le Pays de la Magie sont notre pays à tous); dans ses poèmes, directs, dépouillés, stridents comme un cri, la voix d'un homme aux prises avec des difficultés, des interdits, des anguisses qui sont les nôtres. Et l'un de ses héros familiers, est une manière de figure exemplaire. Un critique ouvrier écrivait récemment que l'œuvre d'Henri Michaux apparaissait comme « l'histoire universelle des mythes de l'homme ».

Cette histoire — ou cette épopée — nous est contée aussi sur un tout autre ton, mais aussi puissamment authentique, par Jacques Prévert. Ses énormes « inventaires » qui rapprochent les choses et les hommes, apparemment les plus étrangers dans des ronds-vous à la fois cocasses et tragiques, où éclatent en même temps l'investive, l'hilarité et la tendresse, disent un monde injuste, absurde et incohérent.

A bout du compte, on y voit luire comme en espoir la vérité d'une morale naturelle: celle du peuple ou de l'enfant. Par l'ampleur de son registre, la poésie de Prévert, qui est avant tout un homme de cinéma, est peut-être aujourd'hui la seule qui puisse toucher un public aussi vaste et aussi varié. Le succès récent de son recueil Paroles, dont quinze mille exem-

plaires ont été épuisés en quelques semaines, dit bien qu'il est actuellement le poète populaire français par excellence (et qu'on vend encore des livres de poésie à Paris...).

Prévert, Michaux, deux tempéraments et deux œuvres si différents! Pourtant, à regarder de près, sous d'un trait commun les unissent. Tous deux partent d'une destruction de la poésie traditionnelle et, de cette rupture, font jaillir un lyrisme qui est bien celui d'une époque déçue, en proie aux stagnations morales et aux tentations du cynisme: un lyrisme libre, réaliste, plein d'humour.

Dans l'œuvre de l'un et de l'autre, on respire un air tonique, cher à nos poitrines privées d'oxygène: celui de la liberté. L'un et l'autre loin d'aller chercher leur inspiration dans des recettes scolaires, ont rechargé la poésie française d'un potentiel nouveau: l'expérience du réel, du quotidien, vues par des yeux neufs, épuvantes ou émerveillés, mais toujours singulièrement perçantes — et cela sous la forme la plus spontanée; celle de l'anecdote, de la confidence ou du monologue.

Ces deux poètes, aboutissement d'une longue démarche de la poésie française, depuis Baudelaire et Rimbaud, à travers Apollinaire, Fargue et Éluard, et qu'on pourrait nommer « réalisme magique », nous proposent peut-être la solution de la crise que nous venons d'évoquer: elle n'est pas plus, cette solution, dans la synthèse hasardeuse de formules anciennes que dans une déstabilisation excessive de la poésie portée aux limites de l'expérience mystique, mais dans une prise de conscience à la fois plus libre, plus ample et plus signifiante de l'homme et du monde. Telle est, d'ailleurs, toute la connaissance, la vraie tradition de la poésie et aussi de l'art français.

René BERTHELE



Marie Cebotari, ingrat festival et Hilda Gadeu dans « Le Nozze di Figaro ».

(Suite de la première page)  
prati légers à coups de rollets. Ils évoluent agacément « C'est un litte », mais dansent le soir à l'Oesterreichischer Hof sur des blues de Duke Ellington ou des jeterbugs d'Armstrong.

### MUSIQUE ET SOUVENIRS

Ce public, il faut bien le dire, n'a pas boudé le festival. Les hôtels sont bondés et — à raison cependant de deux représentations par jour durant cinq semaines — tout est déjà loué pour la comédie au Landestheater, le mystère de la place de la cathédrale, les concerts au Mozarteum, à l'Université de théologie ou à l'École de cavalerie, l'opéra au Festspielhaus. Les organisateurs n'ont d'ailleurs rien négligé pour assurer ce succès : l'orchestre philharmonique de Vienne est venu pour « Les Noces de Figaro », le quatuor Calvet a donné un récital, Otto Klemperer dirige « La Mort de Danton », on attend Wilhelm Furtwängler, Yehudi Menuhin et Charles Münch, Brahms, J.-S. Bach, Debussy, Smetana, Dvorak, Beethoven, C.M. von Weber, Haydn, Honegger, Richard Strauss, Schubert, Verdi, Palestrina et, bien entendu, Mozart sont au programme. Et l'on se battra, dit-on, le 13 août pour entendre le célèbre violoniste américain Menuhin interpréter un concerto de Brahms.

Personne, en revanche, pour visiter le musée où naquit l'illustre fils de Salzbourg. La maison natale de Mozart est une demeure bourgeoise du XVIIIe siècle, au cœur de la ville, dans cette étroite, étroite et tortueuse Grotte aux enseignes dorées. Les Autrichiens, grâce leur goût maniaque et germanique du tourisme organisé et du patriotisme criard, en ont érigé la façade par une inscription en lettres dorées de deux pieds de haut : « Mozart Geburtshaus ».

Dans la pièce où Mme Mozart mit au monde le petit Wolfgang-Amadeus, personne — parmi tous ceux qui applaudiront le soir sa « Messe du couronnement » dans l'aula de l'Université — personne ne vient se recueillir devant son premier piano-forte, devant le manuscrit de « Mass Veselich », les boutons du costume de gala qu'il portait à la cour d'Angleterre, ses exercices de contrepoint à l'Académie philharmonique de Bologne. Personne pour venir respirer dans cette pièce où Mozart vécut sa

# Festival de Salzbourg

commençant chaque soir à six heures, on dîne de fort bonne heure à Salzbourg. Et après le veau froid à la confiture de framboise arrosé de café au « condensed milk » et de jus d'orange, on se rend au festival en jeep ou en Nash aux coussins profonds comme des tombeaux. Les Autrichiens ont recours au trolleybus et leurs femmes bronzées et blondes reculent leur robe du soir ; par contre, les messieurs restent fidèles, pour la plupart, à la étolite de peau et au col ouvert...

### « JEDERMANN »

Le spectacle type du festival est « Jedermann », un mystère joué sur la parvis de la cathédrale, dans le cadre unique au monde d'une place où l'on pénètre par de vastes voûtes. C'est le « jeu de la mort de l'homme riche » qui ne sera sauvé de l'enfer que grâce à la présence, au jour du jugement de Dieu, de ses bonnes actions. La force primitive de ce drame est renforcée par une mise en scène dépouillée mais d'une prenante vigueur. Les orgues et les cloches de la cathédrale constituent un fond sonore unique dans ce site à l'acoustique merveilleuse qu'est la Domplatz. Des chœurs sont dissimulés dans les tours et des chœurs de réchants sur le che-

### LE SOIR PAR L'ARLBERG-EXPRESS

L'Arlberg-Express dessert la soir la foule quotéenne des touristes et des mélomanes qui vien-



« Jedermann » interprété devant la cathédrale de Salzbourg

neont « faire leur cure » à Salzbourg. Privés des jolies illuminations qui embrasent avant guerre les rives de la Salzach aux eaux tumultueuses, la ville de Mozart a conservé néanmoins tout son pittoresque. Les amateurs affilés n'ont endormagé que quelques immeubles et le Staatsbräuhäus est déjà reconstruit.

Certes les visiteurs ne trouvent plus le confort auquel ils étaient habitués ; mais le « billeting office » délivre des billets pour les meilleurs hôtels aux touristes en règle... qui ont des scripi-dollars. A vrai dire, les étrangers — exception faite, bien sûr, des Américains — sont venus fort peu nombreux. Quelques Anglais en short long, style « armée des Indes », des Suisses dans de magnifiques li-moustines « made in U.S.A. », des officiers français de la garnison de Vienne.

Les concerts et représentations

min de ronde de la place ; des pignons viennent planer devant le portail. L'effet d'ensemble — avec une troupe d'acteurs qui miment étrangement leur rôle — est véritablement saisissant.

Dans l'aula académica, à la Faculté de théologie, sont donnés des concerts de solistes et de musique de chambre. Les Américains demandent ces représentations qui n'offrent guère d'intérêt pour les objectifs de leurs cameras. Et c'est cependant là qu'est réfugiée la véritable musique ; nous y entendons « Actus tragicus » de J.-S. Bach et la « Messe du couronnement » de Mozart interprétés comme il est vraisemblablement impossible de l'être dans le reste du monde.

C'est au Festspielhaus que l'on entend l'opéra et l'opéra-comique. On y donne « Le Nozze di Figaro » en italien, avec l'accout de Vienne, et l'on y entend surtout le célèbre

Wiener Philharmoniker, l'un des plus célèbres orchestres du continent.

### TOURISME ET MUSIQUE

Il semble bien que les G.I. et leur famille ne sont pas venus à Salzbourg pour le seul amour de Mozart. Ils se pressent à Berchtesgaden où un service de jeeps les emmène jusqu'au « nid d'aigle » d'Hinter. On les voit faire queue devant les camions de la poste autrichienne où l'on appose le cachet spécial du festival. Ils tirent des « coca-cola » au Red Cross Club avec leurs « girls friends » autrichiennes et ne se dérangent en nombre que pour les représentations à grand spectacle.

Les Autrichiens, par contre, attachent à cette manifestation un intérêt compréhensible. C'est pour eux un acte de foi en leur pays. L'effort de propagande a été considérable : revues de luxe, programmes abondamment illustrés, affiches multicolores. On devine même certaines intentions politiques : sur la couverture de la brochure du festival, les drapeaux alliés, autrichiens et suisses ont été reproduits ; on remarque l'absence du drapeau russe. Dans une revue intitulée en anglais « Austria invites you » il y a des allusions non déguisées aux revendications yougoslaves sur la Carinthie...

La part de la France, dans cet « event », n'est pas négligeable. L'accueil réservé par les organisateurs et les Salzbourgeois aux Français est très touchant de gentillesse. Il va même au delà de nos désirs : dans une vitrine de librairie consacrée à la musique, on peut voir une « œuvre » française : « Ploem, ploum, tralala... ». Heureusement, nous sommes longtemps en route sur une affiche où l'on pouvait lire, à propos d'un prochain concert, les noms de Charles Münch, de Claude Debussy, de César Franck et d'Alfred Bruckner. A Salzbourg, on le voit, la musique française sera dignement représentée. Nous devrions bien cela à Mozart qui écrit en français à un âge lorsqu'il résidait, rue Saint-Antoine, à l'hôtel de Beauvais et qui associe le nom de Paris à ses débuts de génial musicien.

R. G.



La vois Ida Lupino ne se rassemble jamais dans ses films. Chaque rôle lui impose un nouveau visage, de nouvelles attitudes. Tantôt son regard est dédaigneux, Tantôt il se fixe sur vous clair et franc.

### ROGER PIGAUT AIME LA BAGARRE

Roger Pigaut, jeune premier sportif, adore la « bagarre ». Il a pu s'en donner à cœur joie dans « Antoinette et Apollonia », le film que Jacques Becker a réalisé. On y verra en effet un combat « au fillet » entre Pigaut et l'aristocrate Rogerbert réglé avec un tel soin et joué avec un tel cœur que sa réalisation restera sûre, forte comme un des modèles de genre.

L'American Theater Lab s'ouvrira vers le 1<sup>er</sup> octobre, boulevard Raspail, et présentera des pièces d'auteurs américains dans leur texte original : les représentations commenceront avec « Time of your life », de William Saroyan.

René-Henry vient de terminer « Mariage à rebours », comédie-vaudeville qui sera vraisemblablement jouée sur une scène parisienne, à la rentrée, pour apporter un aide aux jeunes artistes peintres, sculpteurs, musiciens, comédiens, auteurs ; cette pièce sera représentée dans toute la France, en même temps que d'autres manifestations artistiques.

Pour sa rentrée au théâtre français, Annabella a revêtu le maillot d'arabes. Elle tourne en effet Lilly sur un scénario de Charles Spaak et sous la direction de Georges Lampin.

Les scènes d'acrobatie ont pour cadre le Cirque d'Éliver. Le thème ? Toujours le même. Un clown amoureux d'une étoile.

Le clown, c'est le triste Fernand Ledoux, entouré de Louis Salas, Pierre Larquey, Lina Novy, Mary Morgan.

Cette histoire de clowns qui continue jusqu'aux étoiles enchanteurs toujours le public.

La cantatrice G. Baud et son mari, le ténor Roger Bourdès, sont tous deux de l'Opéra de Paris, se sont allé applaudir au cours de la saison d'opéra au Palais des Beaux-Arts à Mexico dans « Thais » et « Manon » et autres opéras et pièces-comiques du répertoire français.

M. Jean Lecruxer, ambassadeur en France à Mexico, a offert en son honneur un cocktail auquel assistaient des personnalités mexicaines. (A.F.P.)

L'AMATEUR de théâtre, s'il passait en revue les quelques deux cents représentations auxquelles il a pu assister au cours de l'année parisienne, ne trouverait à citer qu'un seul spectacle grandiose, encore était-il étranger. Il penserait avec justice au premier tragédien de notre temps, Laurence Olivier, dans « King Lear ».

L'art français, pour soutenir sa finesse et témoigner de son goût, a eu l'adorable interprétation de Madeleine Renaud dans « Les Fausses Confidences », la traduction d'« Hamlet » par André Gide, et le spectacle de Jouvet, où les derniers feux de Giraudoux éclairaient les troubles débuts de Jean Genêt.

Cinq nouveaux venus ont connu des fortunes diverses. Le plus solide, le mieux doué pour la scène est sans doute le romancier Philippe Hériat : il a le sens du pathétique humain au point de nous faire admettre l'argument de « L'Immaculée », pièce d'anticipation sur la parthénogénèse. Un des rares succès de la saison. Thierry Maulnier, esprit universel, est plus noble, plus ambivalent, mais aussi plus livresque : « La Course des rois », tragédie antique, aurait été écrite en vers si les tragédies vérifiées étaient encore supportables. Hélas ! les alexandrins foisonnaient dans l'œuvre héroïque de Maurice Druon. « Mégare », sans communiquer la moindre poésie à cette nouvelle version des sept chefs contre Thèbes. Une ouverture inattendue et quelques scènes à effet ont conduit jusqu'à la centième « Le Burlador », de Mme Suzanne Lilar, au demeurant assez naïve exaltation de don Juan. Le jeune Mouloudi enfin, surclassé par le Prix de la Pléiade, nous faisait espérer une œuvre plus indépendante, plus dédaigneuse, moins anecdote-

## DIX MOIS SOUS LE MANTEAU D'ARLEQUIN

tique que l'histoire de ces « Quatre femmes » confirmées dans une cellule de la Gestapo.

Des nombreuses pièces qu'ont inspirées encore les années noires, celle d'Armand Salacrou, « Les Nuits de la colère », porte en soi une impartialité et une sérénité progressive qui la dédient à l'avenir plus sûrement que toutes les théories ou tout l'attirail des tortures. Ce qui reste du mélodrame de Jean-Paul Sartre, « Mort sans sépulture », après la suppression des supplices exigés par le public, n'est pas moins torturant. On n'y quitte les lieux communs et les violences de langage que pour tomber dans le bourbier philosophique.

M. Sartre s'est relevé par une comédie, « La Putain respectueuse », qui est d'une verve remarquable. « Roméo et Jeannette » n'a rien ajouté à l'œuvre de Jean Anouilh : nous connaissions déjà cette bohème en famille, cette fille sauvage, ce père cynique, cet entrecroisement du rêve avec la plus sordide réalité, mais l'auteur possède une vertu de vie et un accent de désespoir qui rendent attachantes jusqu'à ses redites. Ludmilla Pitoëff, fidèle à elle-même, nous a ramené « L'E-hante » de Claudel, pieuse épreuve. Enfin le sujet fourni à François Porché et à Mme Simone par l'amour de Louis XIV pour Marie Mancini, nous a valu un drame historique,

« Le Lever du soleil », capable de regrouper le public de l'ancien Odéon.

Tous les autres auteurs notoires ont été expédiés en quelques représentations, et voici la liste des grands échecs : « Le Saint-Bernard », de Claude-André Puget, « Le Mouton noir », de Denys Amiel, « Le Vin du souvenir », de Steve Passeur, « Un Homme sans amour », de Paul Violar, « Le Tourbillon », de Bernard Zimmer, « L'An mil », de Jules Romains, « Messaline », de Claude Vermorel, « Le Prince d'Anquitaine », de Marcel Thibaut.

Toutefois, de médiocres pièces ont réussi à se maintenir sur l'affiche, et l'une d'elles a même été le triomphe de la saison, grâce à l'actrice que l'auteur avait eu la prudence de mettre dans son jeu. Jean Cocteau, auteur de « La Machine infernale », doit juger mieux que quiconque « L'Alibi à deux témoins », véritable magasin d'accessoires du théâtre romantique, mais ces accessoires, la couronne, le poignard, étaient portés par Edwige Feuillère, et l'émerveillement l'a emporté sur le sens critique. Avec moins de prestige, Gaby Morlay n'a pas été autrement lorsqu'elle nous a présenté l'effrayante « Valérie », d'Eddy Ghilain.

En revanche, deux œuvres sérieuses n'ont pas obtenu toute l'attention qu'elles méritaient. Le drame de Georges

Neveux, « Plainte contre Inconnu » mettait en scène un groupe de malheureux qui décidaient d'en finir avec la vie pour aller faire le procès de Dieu. Un seul acte, mais fort divers d'accent, tour à tour naïf et retors, ironique et poignant, œuvre d'un poète et d'un homme de théâtre très habile qui avait plaidé par avance plus d'une objection en donnant à ses personnages des noms russes. La seconde pièce, « Electra » d'Eugène O'Neill, trop marquée par Freud, a rebuté le public. Elle fut montée cependant par Marguerite Jamois avec un sens admirable des proportions et de la grandeur tragique. Nous avons eu là un spectacle sans défaut.

L'extrême erreur a été commise par Gaston Baty, à la Comédie-Française, où la tragédie de Racine la plus pure, la plus intime, la plus économe, « Bérénice », semble avoir été produite à grand fracas par Hollywood. Et c'est encore Racine qui fut victime d'une autre aberration lorsqu'il prit fantaisie à un vieux comédien de tenir le rôle d'Agrippine. Il fallait que l'interprétation de M. Henry Vermeil fût exceptionnelle pour être excusable. Elle de meure sans excuse.

Écorçuré par les créations, plusieurs théâtres ont dû se rabattre sur les reprises. Reprises dont il faut bien constater le succès. Les fournisseurs au-

ciens du Boulevard, Henry Bernstein, Edouard Bourdet, Jacques Deval, ont fait les meilleures recettes. Une seule de ces comédies d'autrefois continue d'être vivante et féconde : « Le Sexe faible ».

Parce que la faveur du public est allée également aux pièces gaies, la saison a vu renaitre le pire vaudeville. N'évoquons que les sourires de bon aloi : « Bonne chance, Denis ! » de Michel Duran, « Trois garçons, une fille », de Roger Ferdinand, « Histoire très naturelle », d'Hervé Lauwigny, et la dernière fantaisie de Robert Boissy, trop tôt disparu : « Hôtel des rois ». Il était capable de nous faire passer du rire au rêve, ce qui n'est pas commun, et il maniait une très jolie langue de théâtre.

De leur côté, les auteurs étrangers, de Kessel à Maureban, ne nous ont rien apporté de neuf. « Le Bar du crépuscule », « Avant le derby », « Le Crime de lord Arthur Saville », « La Ménagerie de verre », « Moloch », n'ont fait que passer. Et l'exploitation du roman américain s'épuise, si l'on en juge par l'insuccès des « Nuits noires », de Steinbeck. Une fantaisie assez lugubre de Noël Coward : « Jeux d'espérance », un mélodrame de Jean Morgan : « La Perverse Madame Bissel », et la brutale « Route au tabac », de Caldwell, ont tenu l'affiche. Mais c'est encore Federico Garcia Lorca qui nous a fait entendre, par delà la mort, les paroles les plus troublantes. A l'Arnolphe de Molière, ajoutée l'âme d'un héros de Musset, et vous aurez « Don Perlimpinin ».

Reste à dresser le bilan des jeunes compagnies et des troupes irrégulières. Nous les examinons avec attention, car tout l'avenir du théâtre français tient dans leurs promesses.

Paul LORENZ